FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXI

TENTATION

(Suite)

Comme elle refermait les yeux en évoquant l'image du jeune Parisien, la femme de chambre, croyant à une nouvelle faiblesse, lui approcha le flacon du nez

— C'est inutile, dit Savinia. Retisez-vous.

Avant de sortir, la soubrette crut devoir annoncer à Mademoiselle qu'il était midi et demi et que le déjeuner était servi.

Savinia se leva et se mit à sa fenêtre, d'où elle dominait la campagne, au-dessus de la cour d'entrée, à laquelle on arrivait du dehors par une allée de trois cents mètres, bordée de tilleuls des deux côtés.

La porte de la grille, en fer forgé, était fermée.

Savinia la regarda longtemps, cette grille qui faisait l'admiration des connaisseurs.

Elle n'y voyait, elle, que les barreaux de sa cage.

Et la même pensée lui revenait :

— Si Jacques le savait ! . . .

Elle ne raisonnait pas sa conviction.

Seule, persécutée, privée du seul bien : la liberté ! dont soient assurés les pauvres gens, elle considérait Jacques comme le chevalier sauveur des contes du temps jadis.

Et sans même se demander comment elle pourrait lui faire parvenir une lettre, elle écrivit cet appel désespéré :

" Monsieur, vous m'avez offert votre dévouement ; j'accepte.

" Un riche Brésilien, Piédro Ramez, me tient éequestrée dans sa villa. On m'a fait entrer là comme demoiselle de compagnie d'une femme qui s'appellerait Mme de Lastoul.

" C'était un piège.

" La complice de Piédro Ramez a disparu depuis hier et, ce matin, le misérable nain que vous avez déjà châtié à la villa des Orangers, m'a averti que je resterai quinze jours enfermée dans cette prison.

" Si vous ne pouvez venir me délivrer vous-même, hâtez-vous d'avertir la justice.

" Je ne puis vous préciser l'adresse de la villa. Elle est située à environ trois lieues de Nice, à l'ouest de cette ville, en pleine campagne. On y arrive par un long chemin bordé de tilleuls.

" Derrière l'habitation se trouve un parc très étendu et clos de tous côtés par un mur élevé.

" Je suis sous la surveillance de domestiques dévoués à leur maître au point de se rendre ses complices. Il m'est impossible de m'évader.

" Je ne puis que me fier à votre parole d'honnête homme ; c'est une honnête fille qui vous implore de toute son âme.

" SAVINIA,

" Ancienne caissière à la villa des Orangers."

Elle mit ce billet sous enveloppe et inscrivit :

Monsieur Jacques Brémont, rue de Chevreuse, 28, Paris

Elle serra le pli dans son corsage et retourna à la fenêtre.

Au bout d'une heure, elle vit passer au loin une charrette de paysan.

— Au secours ! cria-t-elle de toutes ses forces, à moi !

La lourde voiture poursuivit sa route et disparut.

Sous la fenêtre, une voix grossière lança ces mots :

— Mademoiselle a tort de crier au secours ! Mademoiselle ne court aucun danger ! Les cris de Mademoiselle ne seraient pas entendus du dehors. A part M. Antonio Armanzor, il ne viendra personne ici avant quinze jours.

Savinia referma sa fenêtre et se laissa tomber, anéantie, sur un fauteuil.

Elle avait faim et elle ne pouvait se décider à se faire servir par la valetaille au service de Piédro Ramez.

Le temps s'était remis au beau.

C'était la fin du jour, le dernier adieux de l'astre éblouissant.

Savinia fermait les yeux pour ne plus rien voir de sa prison.

Elle cherchait un moyen.

Savinia se releva soudain ; elle croyait avoir trouvé !

Elle prit une seconde enveloppe un peu plus grande que la première, y introduisit, avec une pièce de cent sous, la lettre adressée à Jacques Brémont, cacheta et écrivit dessus : *La personne qui me trouvera est priée de mettre à la poste le billet et inclus et de garder les cinq francs pour sa peine.*

Elle serra de nouveau le pli dans son corsage et redescendit au parc.

Comme le matin, elle ne rencontra personne ; mais, tout en suivant les chemins de ronde, elle percevait le bruit des pas de ses surveillants dans le taillis.

L'ombre s'épaississait peu à peu sous les arbres.

Un vent froid se levait.

Savinia ne pouvait se décider à jeter sa lettre par-dessus le mur.

Elle avait peur d'être vue, de faire tomber sa lettre entre les mains de l'ennemi et de déchaîner sur Jacques quelque ténébreuse vengeance.

Chaque fois qu'elle mettait les mains sur le billet, elle entendait résonner les menaces du gnôme : *Ton sang ! . . . J'aurai ton sang ! . . .*

Découragée, brisée par la peur, à bout de forces, elle se décida à rentrer.

Mais, comme elle se retournait, l'un des deux larbins attachés à sa surveillance sortit d'une allée latérale.

— Mademoiselle, dit-il, trouvera une collation toute servie au kiosque situé vers le milieu de cette allée.

Il salua et disparut comme par une trappe

Après une courte hésitation, Savinia se dirigea instinctivement vers le kiosque, où l'attendait une collation.

Cette retraite faite de branches entrelacées était close par une montre de vitraux anciens d'un grand prix.

Des lanternes vénitienes répondaient à l'intérieur une douce clarté.

Savinia embrassa d'un coup d'œil inquiet toutes ces choses étranges, surnaturelles.

Elle prêtait l'oreille, tressaillant au moindre bruit.

Elle avait faim et elle ne pouvait se décider à avancer la main vers les friandises qui s'offraient à elle.

Elle se versa une coupe d'eau fraîche et la vida d'un seul trait.

Puis elle s'assit, les yeux fixés sur la porte.

Ses résolutions s'affermirent.

Il fallait agir, coûte que coûte.

Elle resterait là jusqu'à la nuit. Et, profitant de l'ombre, elle retournerait en courant jusqu'au chemin de ronde et jetterait sa lettre par-dessus la mur.

Soudain, un piétinement léger, presque imperceptible, réveilla toutes ses craintes.

Elle retient son souffle.

Le piétinement se rapprocha avec des temps d'arrêt.

Et voilà que, rassurée, elle sourit en apercevant, à l'entrée, un affreux petit chien de race indéterminable.

Le roquet, au poil jaune et ras, à la queue en trompette, aux oreilles droites, trop haut sur pattes, dardo sur elle des yeux gourmands

Savinia lui jette un gâteau.

L'animal n'a que trois pas à faire pour profiter de l'aubaine ; il hésite.

Evidemment, il n'est pas chez lui ; il se tient sur ses gardes. Lui aussi a des dangers à courir dans la propriété de Piédro Ramez.

D'où peut-il venir, ce vagabond ? . . .

Il se décide enfin à happer le gâteau, qu'il dévore en un clin d'œil. Savinia, très intriguée, l'examine attentivement.

La maigreur du roquet prouve qu'il ne mange pas tous les jours à son appétit. Ses flancs creux et abattus sont souillés de terre collée aux poils. Il en est de même du museau.

Ce chien doit sortir de quelque terrier . . . Il chassait pour son compte dans le parc, au risque de se faire castrer par les gardes . . .

— Mais . . . par où est-il entré ?

Quelques gâteaux habilement lancés l'obligent à se rapprocher.

Du reste, il prend confiance. La vue d'un morceau de sucre que Savinia lui tend au bout de ses doigts roses excite en lui une joie qui lui fait oublier toute prudence.

Il allonge le museau, saisit le sucre et se recule aussitôt.

Puis il revient en se passant la langue sur son museau terreux, s'assied et fait le beau sans qu'on le lui ait demandé.

Cette façon tout charmante de solliciter amuse Savinia.

Elle se penche, offre le sucre d'une main et, de l'autre main, caresse l'animal qui se laisse faire.

Les voilà déjà amis, la prisonnière et le vagabond !

Mais un coup de sifflet a retenti dans la campagne, de l'autre côté du chemin de ronde, et cet appel : " Finaud ! " lancé d'une voix rude, trouble le silence du soir.

Finaud tourne la tête et baisse le nez. Le devoir le réclame et la gourmandise le retient.

Aussi bien, les pauvres hères de son espèce n'ont-ils pas souvent l'occasion de souper chez un millionnaire !

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.